

et de petits bâtons. Cela finit par se consolider et par devenir impénétrable à l'eau, et, grâce aux corps auxquels il se trouvait mélangé, infusible à l'ardeur du soleil.

"Une de nos grandes ressources de nourriture étaient les conserves de fruits, car rien ne nous manquait pour fabriquer des confitures aussi parfaites que les plus exquises friandises de cette espèce, rien, pas même le sucre. Le sucre nous était produit par le *varec sucré*, plante marine que saupoudre une matière blanche, légère, d'un goût fin; il nous suffisait d'en seconer doucement les feuilles ou de les frotter avec un petit bâton plat pour recueillir d'assez grandes quantités de ce sucre naturel, et que nous conservions, à l'abri de toute humidité, dans des coquillages attachés entre eux par des charnières de *fiens elastica*, de manière à en former de véritables boîtes.

"Une basse-cour, formée par des pieux et recouverte en partie par un toit semblable à celui de notre cabane, nous conservait de la volaille pour les temps de grandes pluies et lorsque la chasse devenait impossible à John. Cette basse-cour se composait surtout de manchots, sorte de gros oiseau qui porte au lieu d'ailes des ailerons courts ressemblant à des moignons de bras. Lorsqu'il est loin de l'eau et qu'il ne peut se sauver à la nage, le manchot se laisse approcher, sans même chercher à fuir, et l'on peut s'en emparer à l'aise ou l'assommer à coups de bâton.

"Les manchots rassemblés dans notre basse-cour, où ils vivaient des débris de poissons et de racines, nous fournissaient donc des œufs, de la volaille fraîche et une fourrure douce, charmante, serrée, imperméable à l'eau, dont nous nous fabriquions des manteaux et des oreillers.

"Par ce moyen, quoique le sel ne nous manquât pas et qu'il nous suffit pour nous en procurer de laisser évaporer de l'eau de mer dans quelque grande écaille de tortue, nous ne salions que fort peu de viandes; car toutes ces opérations domestiques nous plaisaient assez peu pour que nous songeassions à les multiplier au-delà de nos besoins. La viande fraîche, le poisson et les fruits que nous rapportait chaque jour John suffisaient largement à nos besoins.

"Grâce à la passion de John pour la chasse, nous ne manquions pas non plus de fourrures, à peu près inutiles du reste dans ces climats chauds et doux. Un des animaux qui nous fournissaient la pelletterie la plus fine et la chair la plus exquise était le phasiotome à deux doigts.

—Ce terrier, interrompit John, est gros comme un blaireau; sa tête plate annonce l'imbécillité, ses jambes

écraasées et courtes rendent sa démarche lourde et difficile. Pour m'en emparer, j'allumais un grand feu devant l'entrée du gîte que s'était creusé le phasiotome et je dirigeais la fumée vers cette ouverture; bientôt la pauvre bête, obligée de venir respirer à l'entrée de son logis, montrait sa tête, que j'avais tout bonnement la peine de frapper d'un coup de bâton. Alors je saisisais ma proie mourante et je l'achevais sans résistance.

"Du reste, je ne me livrais pas toujours à des chasses aussi sérieuses et aussi sanglantes; souvent je poursuivais avec un filet de soie animale les magnifiques papillons dont abonde la Nouvelle-Hollande, et après les avoir percés d'une petite broche de bois, je les rapportais triomphant à mes sœurs, qui les attachaient dans la cabane et cherchaient à reproduire, dans leurs broderies incrustées d'ailes d'insectes, les formes et les couleurs de ces splendides lépidoptères. Le plus beau, le plus éblouissant est, sans contredit, celui que vos naturalistes d'Europe nomment *héliconien-antioche*, et qui déploie quatre ailes d'un noir étincelant. Sur ces ailes tranchent deux barres d'une blancheur d'argent avec une autre ligne rouge et deux points écarlates. Quand ce papillon voltige dans les airs, on dirait une feuille d'argent et de pourpre qui tombe du haut d'un arbre."

Adieu, Georges, je reprendrai ma lettre demain.

EMILE.

XIV.

GEORGES A ÉMILE.

Dunkerque.

Ce n'est point en Amérique que me parviennent tes lettres; je les trouve à Dunkerque en débarquant, car je suis parti presque en même temps que ma dernière lettre pour la France, où m'appelaient des affaires importantes.

Comprends-tu ma joie, Emile? Revoir la France! revoir ma patrie! Embrasser mon père, l'embrasser aussi, toi, mon cher Emile, toi, mon frère! Qu'il me tarde de te voir, de te présenter ma femme!... Tu ne peux te figurer la joie de mon père en voyant sa belle-fille. Je crois que ce moment l'a payé de toutes les douleurs que je lui ai causées. Je n'ai point encore lu tes lettres, Emile, car je ne suis à Dunkerque que depuis deux heures, et ces deux heures ont été consacrées à mon père et à toi, puisque me voici t'écrivant au milieu de tant d'émotions et de troubles délicieux. Adieu, je t'embrasse et compte te voir bientôt.

GEORGES.

ÉMILES A GEORGES.

Paris.

En quittant lady Sarah, je pris le bras de John, et tous les deux nous nous rendîmes à l'Opéra. Tandis que je m'enthousiais et que j'applaudissais, John resta froid et silencieux:

"Eh quoi! lui demandai-je, quoi, John, vous qui avez si longtemps vécu privé des jouissances de la civilisation, n'êtes-vous point sensible à tant de prodiges de légèreté et de grâce?"

John répondit:

"Je n'y suis point insensible; mais sans bien pouvoir m'expliquer par quels motifs, lorsque je me trouve au milieu de vos fêtes, mon cœur se serre, mon imagination s'attriste et mes souvenirs se reportent vers les déserts du cap Cuvier. La solitude, quand on a vécu si longtemps au milieu de son silence, laisse dans l'âme une impression que rien ne peut jamais effacer... Je me suis si longtemps trouvé face à face avec le spectacle d'une nature vierge et sublime, qu'il reste peu de place dans mon cœur pour les émotions de l'art.

—En est-il de même de vos sœurs?

A continuer.

UN VŒU DE MATELOTS.

Deux Canadiens embarqués sur une goëlette, s'étaient trouvés dans une si effroyable tempête, sur les dangereuses côtes du Labrador, que chacun d'eux comptait bien y rester.

L'idée d'un vœu leur vint. Mais un vœu ordinaire, dans une circonstance qui ne l'était pas du tout, ne pouvait suffire.

Ils s'arrêtèrent enfin à promettre de faire un pèlerinage de Tadoussac à Québec à une chapelle de la Ste. Vierge, les souliers garnis de pois secs.

Ce vœu parut sans doute méritoire au ciel.

L'adresse du pilote, après Dieu, les sauva.

Les voilà hors de la tempête, les voilà sous un ciel bleu, les voilà à terre.

Nos amis se séparent; mais, fidèles à leur vœu, chacun, de son côté, s'empresse de l'accomplir.

L'un d'eux avait fait la moitié de la route, las, brisé de fatigue, les pieds en sang, il s'arrête, désespérant de pouvoir arriver jusqu'au bout.

Il n'était pas encore reposé, lorsqu'il voit arriver son camarade, allègre, frais, dispos, satisfait.

Celui-ci revenait de la chapelle.

Le premier s'étonne bien naturellement de le voir si prestement et si sainement de retour déjà d'un voyage si douloureux.

—Mais, ajouta-t-il comment as-tu pu faire? Ces gâteaux de pois me mettent les pieds en marmalade.

—Ah! dame! répondit l'autre, je n'avais pas dit que je ne les ferais pas cuire.